

Autoroute A75, km 136. Aire de l'Aubrac. 23h32. Nuit noire. Normal, compte tenu de l'heure. Mais en l'absence de véhicules en circulation, l'obscurité était totale.

Jérôme remonta dans sa voiture, prêt à reprendre la route vers l'Espagne. Enfin, sa voiture... Techniquement, il s'agissait d'une bagnole volée en banlieue parisienne près de cinq heures plus tôt. Mais Jérôme s'y était accommodé comme chez lui, ses deux précieuses mallettes confortablement blotties au pied du siège passager et ses préférences musicales enregistrées sur l'autoradio. Pendu au rétroviseur central avant de quitter la capitale, un vieux sapin magique signé d'un cœur ajoutait une touche de personnalisation. Oui, tant que personne ne se manifestait pour réclamer la propriété de la caisse, Jérôme la considérait comme sienne. Il espérait que ce serait toujours le cas au lever du jour, après avoir franchi la frontière.

Au clic émis en bouclant sa ceinture, Jérôme perçut un mouvement dans son dos. Il se figea, jeta un raide coup d'œil vers l'arrière. Rien. Rien d'autre que les ténèbres, tout autour de lui. Et jusqu'au fond des profonds cernes qui soulignaient son regard.

*J'ai vraiment une sale gueule, se dit-il. Et la coiffure n'arrange rien.*

Le contact du cuir de ses gants contre la peau de son crâne fraîchement tondu lui arracha un soupir, en souvenir de l'épaisse chevelure qu'il arborait fièrement depuis la fin de ses études, près de vingt ans plus tôt. Il regretta un instant le coup de tondeuse donné avant le départ, puis hocha la tête pour se convaincre une nouvelle fois de la nécessité de ce geste. Comme pour les gants, la précaution lui semblait indispensable pour ne pas être reconnu ni laisser de traces dans le véhicule et sur son passage.

Il se frotta les yeux pour tenter de renfoncer le sommeil aussi profond que possible dans son crâne. Puis il cligna trois fois des paupières ; mit le contact ; démarra ; s'engagea sur l'autoroute toujours aussi déserte ; bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Pourtant, une heure plus tôt, il s'était englouti quatre cafés. Certes, tiré de la dernière machine en état marche d'une aire de service hors d'âge, le breuvage en question s'apparentait plus à un assemblage de fonds de cuves de gasoil rincées à l'eau de la Seine qu'au célèbre expresso italien. Jérôme espérait néanmoins y avoir puisé assez de caféine pour rester éveillé sur la suite du trajet.

Hors de question de s'arrêter. Pas plus longtemps que ne l'imposaient les pauses techniques nécessaires au remplissage du réservoir et à la vidange de sa vessie. Car à tout moment, les flics risquaient de se lancer à sa recherche. Pour la voiture. Pour les mallettes. Pour ce que sa femme aurait pu leur raconter, peu importe la véracité de ses dires. Une fois en Espagne, ses craintes pourraient se dissiper. Personne ne

viendrait le chercher dans ce pays. Aucune de ses connaissances ne pouvait soupçonner qu'il en prenne la direction. Il n'en avait jamais parlé, n'y avait pas le moindre contact, le moindre point de chute, la moindre raison de s'y rendre. C'était l'endroit parfait pour disparaître et tout recommencer. Pour se remettre à vivre, surtout.

Il s'agissait seulement d'y arriver.

Tout ce que Jérôme avait à faire, c'était de rouler. Franchir la frontière sans laisser de traces derrière lui. Rester assez lucide pour payer les péages et l'essence en liquide, garder son téléphone éteint, éviter de se faire flasher par un radar.

Et ne pas s'endormir, surtout.

Rester éveillé, c'est compliqué, de nuit, sur l'autoroute. Il ne se passe rien. Aucun paysage à admirer. Aucun obstacle à surveiller, à éviter. Aucune bifurcation à guetter. Aucun événement qui maintienne la conscience en alerte. Il suffit de suivre les quelques courbes en respectant plus ou moins la signalisation.

Compte tenu de l'état de la vieille Clio, la vitesse ne risquait pas d'être un souci. Même s'il fallait souvent s'arrêter pour l'abreuver de carburant, c'était la bagnole parfaite. Tellement commune qu'elle passait inaperçue. Tellement âgée que son propriétaire croirait à une mise en fourrière avant d'envisager en avoir été dépossédé, si toutefois il en remarquait l'absence — depuis un mois que Jérôme préparait son coup et fouinait à la recherche du véhicule idéal, cette caisse n'avait pas quitté son coin de trottoir une seule minute. Ce changement de propriétaire offrait enfin à la Clio une occasion de partir à l'aventure, en admettant qu'un tas de

ferraille puisse être porté par des désirs semblables à ceux de l'homme occidental, biberonné à l'idée que le bonheur se mesure en nombre de miles cumulés ou de pays étrangers visités.

Sourire au coin des lèvres, Jérôme donna une tape affectueuse sur le tableau de bord, puis bâilla à nouveau. Après la journée qu'il venait de passer, son corps et son esprit réclamaient leur dose de repos. Ils étaient usés. Le stress des semaines passées à préparer cette fuite commençait cruellement à se faire sentir. L'inquiétude d'être repéré le jour J avait fini d'épuiser ses réserves. L'engueulade au téléphone avec sa femme n'avait rien arrangé. Au moins, maintenant qu'elle était passée aux aveux concernant son amant, Jérôme pouvait l'imaginer se réjouir de son absence et s'évader dans le lit extraconjugal. Si désagréable qu'elle fût, l'idée rendait peu probable un signalement aux flics de sa disparition.

Seul le vol des valises pourrait éveiller un soupçon avant de parvenir à la frontière. Jérôme se repassa tous ses plans en mémoire. D'après l'heure à laquelle il avait réalisé son coup, personne n'était censé le remarquer avant le lendemain matin. À moins d'un imprévu. Un changement d'horaires des équipes de ménage ; un collègue revenu au bureau après la fermeture pour clôturer un dossier ou récupérer un objet oublié ; un autre vol, peut-être.

Il secoua la tête, essaya de se convaincre de l'inutilité de se torturer avec ces éventualités sur lesquelles il n'avait plus le moindre contrôle. Il se changea les idées en songeant à l'Espagne. Aux premiers jours de sa fraîche liberté à venir : le soleil, le sable fin, les tapas, la sangria ; et le repos, surtout,

beaucoup de repos. À ses plans pour entamer sa nouvelle vie : des repérages, des rencontres, des investissements, une nouvelle prise de risque. Il lui faudrait être en forme, c'est sûr. Mais qui ne l'est pas au moment de réaliser enfin le rêve d'une vie ?

Il changea de station radio, à la recherche d'une musique qui dynamiserait les prochains kilomètres. Une diffusion des Nocturnes de Chopin interrompit son zapping. C'était à l'opposé de ce qu'il attendait, mais il monta le son pour profiter de la douceur de ces mélodies.

Il exhala un long souffle. Reposait une main sur le siège passager.

Tout allait bien.

Tout était calme.

Tellement calme que même le chien s'était endormi.

*Bordel mais c'est quoi ce clébard dans ma bagnole ?*

Jérôme releva le bras d'un coup sec. Sur cette brutale découverte, son cœur fit un bond dans sa poitrine, sa voiture un écart sur l'autoroute. La montée d'adrénaline lui remit les nerfs à vif, bien plus efficacement qu'un long rail de cocaïne. En l'espace d'une seconde, il se remémora ses derniers arrêts.

Il n'y avait pas de chien quand il avait volé la voiture, il en était certain. Il n'y en avait pas non plus quand il avait fait le plein à la sortie de Clermont-Ferrand et qu'il en avait profité pour vérifier la présence de ses mallettes. Il n'y en avait toujours pas quand il s'était arrêté à l'aire précédente pour soulager sa vessie et se dégourdir les jambes.

Mais là, pas l'ombre d'un doute : une boule blanchâtre, frisée et informe trônait sur le siège passager. Une couche pour

enfant indiquait la position du postérieur de l'animal, avant que Jérôme ne parvienne à distinguer une oreille et une truffe à l'autre extrémité. En prenant conscience de cette présence canine à ses côtés, il en perçut alors l'odeur infecte de vieux chien mouillé.

— Bordel mais c'est quoi ce putain de caniche ? répéta-t-il en hurlant, au cas où l'interprète de Chopin daignerait répondre à une question si délicatement formulée.

Réveillée par le cri de Jérôme, la bête leva la tête depuis le siège passager et observa le conducteur d'un regard encore empâté de sommeil. Et borgne.

Sans l'ombre d'une hésitation, Jérôme s'engagea sur la sortie d'autoroute suivante, fit crisser les pneus de la vieille Clio tout autour du rond-point, traversa le pont enjambant les quatre voies, reprit la route dans l'autre sens et la remonta vers le Nord, bien déterminé à retrouver les propriétaires du chien sur l'aire qu'il venait de quitter. Heureusement pour l'animal, cette portion d'autoroute était gratuite : les péages auraient pu pousser son nouveau chauffeur à le laisser sur le bas-côté comme si leurs chemins ne s'étaient jamais croisés.

Durant les quelques minutes que dura le trajet, Jérôme regretta sa décision : il craignait de tomber dans un traquenard, de se faire repérer, voire simplement de perdre de précieuses minutes en ne trouvant personne à destination. *Mais merde ! On n'abandonne pas un chien sur l'autoroute !* se convainquit-il dans l'espoir de ne pas faire ce détour pour rien.

Il zappa sur la radio pour se changer les idées. Autoroute FM lançait les premiers accords de *La Grange*, de ZZ Top. Jérôme appuya sur l'accélérateur et entrouvrit la fenêtre pour amplifier la sensation de liberté inspirée par le célèbre riff du morceau. La brise printanière qui s'engouffrait bruyamment

dans l'habacle lui refroidit le crâne en un instant. Il soupira. Le vent, c'était plus agréable dans les cheveux longs. Au moins, ce courant d'air aurait le mérite d'aérer et d'estomper l'odeur du chien.

Une quinzaine de kilomètres plus loin, il stoppa son véhicule sur l'aire, face au mur de pierres du bâtiment des toilettes. L'endroit semblait absolument désert. Pas une seule voiture stationnée, ni le moindre camion. Pas de bruit ni de traces d'une éventuelle présence humaine. Rien d'autre que la nuit.

*Comment ce foutu clébard a bien pu atterrir dans ma bagnole ?*

Il redémarrâ en trombe, frustré d'avoir gâché autant de temps que d'essence. À ses côtés, le bestiau rappela sa présence d'un ronflement aigu. Jérôme n'avait hésité qu'un instant face à l'idée de le laisser dans les toilettes avec un mot d'explications. Mais il avait beau être en fuite, il gardait des valeurs sur lesquelles il refusait de revenir.

Au moment de regagner l'autoroute, il tourna en rond à la recherche d'une pancarte indiquant la direction de Montpellier. L'absence d'autre issue que vers le Nord et Clermont-Ferrand lui fit vite comprendre sa bévue : l'aire qu'il venait de fouiller n'était pas la même que celle à laquelle il s'était arrêté un quart d'heure plus tôt, de l'autre côté de la quatre-voies. Il maudit le chien, qui, quoique bien malgré lui, le contraignit à rouler quinze kilomètres de plus pour faire demi-tour et retrouver la route du Sud. De retour à la sortie 34, au moment d'effectuer la manœuvre en question, Jérôme cocha un cliché des scènes de course-poursuite en signant son

passage d'une nouvelle traînée de gomme sur un rond-point puis d'un nuage de fumée à la remise des gaz sur la bretelle d'entrée.

Si infimes qu'étaient les chances de retrouver les propriétaires du chien à l'aire de l'Aubrac, Jérôme décida néanmoins d'y refaire une halte — mais cette fois, du bon côté. S'ils l'avaient simplement perdu, compte tenu de l'heure tardive et des trente minutes bêtement gaspillées, ils étaient probablement déjà partis. Et dans le cas d'un abandon intentionnel, ils n'auraient pas laissé d'indications pour permettre à Jérôme de les retrouver et de les sermonner. Mais au point où il en était, que perdait-il à tester ?

Ce côté de l'aire était tout aussi désert qu'au moment où il l'avait quitté la fois précédente. Il fouilla attentivement chaque cabine des toilettes, pensant y dénicher un éventuel avis de recherche pour le chien.

Rien.

Rien d'autre qu'un numéro de téléphone écrit au marqueur sur un mur, accompagné d'un doux poème — « *Laura suce gratos à toute heure.* » — et d'une mystérieuse suite de signes — *IH#180*.

Jérôme se frotta les yeux, dépité par la connerie humaine, dubitatif sur l'identité possible de l'auteur d'un pareil message et désolé pour les sombres idiots qui pouvaient bien mordre à l'hameçon. Puis il s'autorisa un large sourire, voyant soudain dans ces lignes une opportunité d'oublier la déception de sa stupide perte de temps en s'octroyant un instant de plaisir. Après tout, il n'était plus à quelques minutes près. Et même s'il s'était toujours interdit de céder à ce type de tentations,

cela découlait d'un principe beaucoup plus facile à sacrifier que l'abandon d'un animal.

Il relut le numéro pour en retenir les dix chiffres. Sortit des toilettes. Rejoignit la cabine téléphonique. Y inséra quelques pièces, tapa les touches du clavier pour appeler la fameuse Laura, si tant est qu'elle existât.

*Bip.*

Ça sonnait. Le numéro était donc bien attribué. Jérôme hésita à raccrocher. C'était peut-être un faux numéro, ou une plaisanterie d'un ami à l'humour douteux. Il allait peut-être déranger. Et si cette Laura avait changé d'activité depuis ?

*Bip.*

Qu'avait-il à perdre à attendre que ça décroche ? Si ç'avait été une mauvaise blague, la personne aurait fini par changer de numéro pour ne plus être importunée. Au pire, on lui raccrocherait au nez. Au mieux, il gagnerait un moment de détente, bien mérité après la dure journée qu'il venait de passer et les longues années qui l'avaient précédée.

*Bip.*

Il secoua la tête, perplexe quant aux motifs qui l'avaient poussé à appeler. Il mit ça sur le compte de la fatigue accumulée et d'un manque évident de lucidité, s'apprêta à reposer le combiné.

— Allô ? demanda une voix sensuelle au bout du fil.

Jérôme suspendit son geste. Il essaya de deviner l'âge de la femme d'après les deux syllabes prononcées, sa gêne, sa disponibilité, sa sincérité. Pas évident dans l'écouteur de mauvaise qualité d'une cabine d'autoroute.

— Vous êtes sur l'aire de l'Aubrac ? reprit la voix.

Jérôme frémit, surpris d'avoir été si vite localisé, craignant d'avoir été suivi par cette femme ou un autre indic qui mettrait déjà les autorités sur sa piste. Au moment où son doigt se posa sur le bouton pour raccrocher, il se rappela être dans une cabine téléphonique et comprit que son interlocutrice avait dû en enregistrer le numéro. Si elle avait décroché, l'appel ne devait donc pas la déranger. L'écouteur collé à son oreille, Jérôme inspira un grand coup.

— Oui. Du côté... Euh... En direction de Montpellier.

— C'est quoi votre petit nom ?

— Je... Bah... Je... Jérôme, annonça-t-il en se massant le crâne.

— Et vous avez quel âge ?

— Quel âge ? Euh... Quarante-deux, pourquoi ?

— Pas de maladies particulières, j'espère ?

Jérôme hésita face à la tournure que prenait la conversation. L'interrogatoire lui semblait devenir trop poussé, précis. Il sourit néanmoins à l'idée que cette Laura avait l'air d'une pro qui ne voulait tout simplement pas prendre de risque pour sa santé. C'était loin de la mauvaise image qu'il avait de son activité. Ça lui semblait plus sain, le rassurait.

— Non. Pas que je sache, en tous cas.

— Groupe sanguin ?

D'un sourcil froncé, Jérôme afficha son incrédulité face à cette dernière question. Une seconde de silence plus tard, il en fit part à Laura — celle-ci n'ayant ni la possibilité de déchiffrer les traits du visage de son interlocuteur, ni la chance de lire les explications du narrateur de cette histoire.

— Euh... Comment ? Pourquoi ?

— Je voudrais pas faire le déplacement pour rien, vous comprenez ? Surtout si je vous fais ça gratos.

Jérôme gloussa. La simple promesse d'une gâterie suffisait à désactiver toutes les zones sensées de son cerveau. Il sentit monter une pointe d'excitation à l'idée du moment de plaisir à venir. Cette sensation d'entreprendre un acte aussi nouveau qu'interdit le grisa, estompa sa fatigue et ôta un poids de ses épaules.

— Oui, bien sûr, je comprends bien, mentit-il. Je suis... Je suis AB négatif.

À la manière d'un abracadabra ou d'une formule magique, ces quelques mots le projetèrent douze ans en arrière. Des réminiscences d'hôpital lui revinrent en mémoire. Bruits de machines et lourds silences d'attente. Blouses bleues et murs blancs. Espoirs et désespoir. Odeurs d'anesthésiants et de désinfectants. Paupières closes de sa fille et tressaillement infime de ses doigts. Tous ces souvenirs lui nouèrent la gorge, lui remuèrent les tripes, soulevèrent un début de nausée. Il ferma les yeux.

— Ok, ne bougez pas, j'arrive dans quelques minutes ! conclut Laura d'une voix enjouée qui relança à peine l'excitation de Jérôme.

Celui-ci secoua la tête pour en chasser les fantômes du passé. Une seule image persista.

— Attendez ! Vous connaîtriez pas quelqu'un qui aurait perdu son chien ? Un caniche, ou un truc du genre. Blanc, vieux, pas en très bon état, avec...

*Biiiiiiip.*

Trop tard. Elle avait raccroché.

Attendre n'avait jamais été le fort de Jérôme. Aussi loin qu'il se souvienne, il avait toujours eu besoin de s'occuper l'esprit ou les mains, de rester dans l'action. L'attente le laissait seul face à lui-même. Ça l'énervait, le mettait vite mal à l'aise.

D'une certaine manière, c'était ce que lui avait reproché sa femme devant les tribunaux au début de leur procédure de divorce. Son impatience. Ou plutôt, sa réaction face aux situations nécessitant de la patience : la fuite. Trouver le moindre prétexte pour aller s'occuper ailleurs, le temps que les difficultés se dissipent d'elles-mêmes.

Dans le fond, pensa-t-il, cette séparation était une bonne chose. Il n'aurait jamais dû gaspiller autant d'années de sa vie avec cette femme. Car que s'était-il passé depuis leur sortie de l'université ? Rien. En un claquement de doigts, il était passé du jeune étudiant plein d'idéaux et de grands rêves au triste adulte désabusé. Son quarantième anniversaire, survenu sans lui laisser le temps de compter les précédents, lui avait révélé à quel point son boulot ne lui correspondait pas et comment il s'y était embourbé dans le seul but de plaire à une femme pas

faite pour lui. Comment avait-il pu rester aveugle si longtemps, bercé dans l'illusion que le bonheur finirait de lui-même par frapper à leur porte ?

Certes, la naissance de sa fille avait apporté son lot de moments heureux. Des rires, des jeux, des sourires. De l'amour, même dans les moments les plus difficiles — et la vie ne les avait pas épargnés sur ce point. La joie de devenir père, d'avoir quelqu'un à qui transmettre son savoir, ses valeurs. Et dans son cas, il avait transmis bien plus que de l'immatériel, se rappela-t-il en se massant le flanc gauche. Tout ça pour quoi ? Pour en arriver là, aujourd'hui, à minuit, en cavale, avec le crâne rasé, sur une aire d'autoroute, au volant d'une voiture volée, en compagnie d'un chien de provenance inconnue, à attendre un plan sexe malgré les forces de l'ordre potentiellement déjà à ses trousses. Et avec deux maigres mallettes comme seul lien avec son passé.

Les yeux baissés sur le sillon creusé par ses pas dans la poussière à force de piétiner, il s'amusa du ridicule de la situation. Après un hoquet de rire nerveux, il regretta d'avoir appelé cette Laura et se languit déjà d'en avoir terminé avec elle pour pouvoir reprendre la route. À moins qu'il ne parte de suite, avant même d'avoir goûté aux réjouissances ?

D'un soupir sec, il exhala la frustration causée par ce dilemme. Tout son corps l'exhortait à fuir, mais sa bonne éducation lui rappelait l'impolitesse suprême d'un désistement à un rendez-vous. « *N'inflige jamais aux autres ce que tu ne supporterais pas toi-même* », lui répétait chaque jour son père. Or Jérôme détestait patienter pour rien : il avait donc toujours mis un point d'honneur à se présenter à l'heure. Par respect

pour autrui. Par crainte d'être mal jugé, surtout. Il faut croire que les dix-huit ans passés à se faire réprimander par ses parents avaient laissé des traces : « *ne donne pas aux gens la moindre raison de dire ni même de penser du mal de toi, Jérôminou !* », enjoignait sa mère au moindre écart de conduite. Mais qu'en était-il pour les gens qui ne le connaissaient pas ? Personne ne pouvait nuire à sa réputation — en eut-il une — sans connaître le moindre détail de son identité, après tout.

*Au diable le petit plaisir et les principes, je saurais m'occuper moi-même en arrivant en Espagne s'il le faut !* se résolut-il en marchant d'un pas décidé vers sa Clio.

À l'instant où il ouvrit la portière, il perçut un bruit de moteur s'approcher, suivi d'une lueur de phare de plus en plus intense. Quelques secondes plus tard, une mobylette de livraison de pizzas s'immobilisa devant lui. Les bras nus de la personne en selle semblaient bien trop velus pour appartenir à une quelconque Laura, de même que sa corpulence générale. En toutes autres circonstances, Jérôme se serait d'ailleurs amusé de voir un tel gorille sur un si petit véhicule. Mais la gueule que la bête révéla en ôtant son casque étouffait toute envie de plaisanter.

— Laura va pas tarder, annonça l'homme d'une voix caverneuse, du haut de son mètre quatre-vingt-dix.

L'ogre posa son casque sur la glacière arrimée au-dessus de la roue arrière et descendit de la brêle. Lorsqu'il mit pied à terre, Jérôme remarqua les tongs à ses pieds et songea qu'il avait dû être interrompu en plein milieu du visionnage d'un match de foot. Ou d'un film porno, compte tenu de l'heure. Au

regard du peu de temps mis pour arriver sur place, il en aurait presque admiré son zèle. Mais en voyant l'intrus glisser une main dans le dos de son jean, il jugea que les circonstances ne se prêtaient guère aux compliments.

À l'idée que le colosse s'apprêtait à sortir une arme, une petite voix s'alluma dans la tête de Jérôme. *Je t'avais bien dit que c'était pas un bon plan.* Il se figea, déglutit avec peine, commença à lever les mains vers le noir profond du ciel.

— Panique pas, bleu-bite, j'veux juste me gratter le cul, reprit le monstre. Ça m'laisse toujours la raie moite, ce truc-là. Tant qu'tu t'tiens calme, y aura pas d'couteau.

Sans autre arme que son imposante carrure, il força Jérôme à entrer dans une cabine des toilettes où il l'invita à se dévêtir et à poser les deux mains sur le mur.

— Comme ça tu s'ras prêt pour Laura et on perdra pas d'temps, ajouta le géant dans son dos.

Tout en s'exécutant — avec autant de docilité qu'un porc conduit à l'abattoir — Jérôme se demanda dans quel traquenard il avait bien pu tomber. Cette sécurité lui semblait démesurée par rapport à la situation. Laura avait certainement raison de vouloir se protéger du moindre risque, mais quand même, faire appel à un tel mastodonte, c'était trop gros. Surtout, ça ne collait pas avec la gratuité de ses services. Au vu de la taille du vigile, il devait bien s'engouffrer quatre à six pizzas par match contemplé depuis son canapé, et au moins deux litres de bière. Malgré les économies liées au choix d'un si petit véhicule, il devait forcément réclamer un gros salaire pour payer sa pitance. D'autant plus compte tenu des horaires et des déplacements que ce boulot représentait.

À moins qu'il ne soit le frère de Laura ? se demanda Jérôme en posant les mains à plat en haut du froid carrelage de la paroi de la cabine. Il n'osait pas imaginer l'apparence de la sœur si elle partageait une partie de ces monstrueux gênes. Quand bien même elle se présenterait avec un physique de rêve, le simple fait de savoir ce gorille dans son dos pendant l'acte – si acte il y avait – suffirait à l'inhiber et lui couper toute envie. Surtout avec l'air d'*Une souris verte* en musique de fond, comme le sifflotait le géant depuis leur entrée dans les toilettes. La mélodie n'était probablement pas la plus appropriée à sa position, les jambes écartées de chaque côté du chiotte, les fesses nues tendues vers ce monstre qui semblait tout sauf pacifique.

Oui, tout ça cachait forcément autre chose qu'une simple fellation, et Jérôme n'était pas pressé d'apprendre de quoi il s'agissait. Aussi n'éprouva-t-il pas de joie particulière en entendant un nouveau bruit de moteur s'approcher et se couper — une belle bagnole, d'après le relatif silence de l'engin. L'oreille tendue, il devina ensuite une portière s'ouvrir puis claquer — une très belle bagnole, d'après le son feutré de la fermeture — avant de distinguer des bruits de pas se diriger vers eux et s'arrêter — un *clac clac clac* lui évoquant une femme juchée sur de hauts talons.

Une voix féminine se mit alors à hurler « Bibiche, viens vite, on fout l'camp ! ». Tandis qu'à la seconde suivante, dans son dos, le Bibiche en question entamait un premier pas de course vers la sortie, Jérôme ne put retenir un gloussement. Non, le sobriquet convenait assez mal à une telle montagne de viande. Au moins, son physique devait lui éviter de subir trop

de moqueries, pensa-t-il. Puis un bruit aussi sourd que puissant résonna dans son dos, semblable à celui produit par un gigantesque sac de sable qui s'abat au sol. La panique acheva de gagner chaque recoin du corps de Jérôme. Un timide regard par-dessus son épaule lui vrilla le nerf optique mais lui permit de deviner la face de Bibiche étalée contre le carrelage.

Une observation à peine plus détendue lui permit de mieux se rendre compte de la situation : le quintal de Bibiche gisait au sol tel une baleine échouée sur la grève après une tempête ; un mince filet de sang perlait au niveau de l'arcade sourcilière qu'il avait dû se fracasser sur l'angle d'un lavabo ; une cinquantaine de centimètres plus loin, une tong isolée témoignait de la fraîche glissade du colosse sur une flaque de pisse à l'instant de sa fuite. La scène illustrait à merveille que nul homme, si imposant soit-il, n'est à l'abri d'un accident stupide.

En reprenant ses esprits et ses vêtements restés à l'entrée des toilettes, Jérôme entendit un claquement de portière, un vrombissement de moteur et un crissement de pneus. La belle bagnole arrivée une minute plus tôt se faisait la malle avant même qu'il n'ait eu le loisir de voir à quoi ressemblait sa Laura. Tandis qu'il retournait son caleçon pour l'enfiler sur une première jambe, le même enchaînement de bruits résonna à l'extérieur : portière, moteur, pneus. Jérôme s'immobilisa une fraction de seconde. Pas de doute. Cette fois, c'était la Clio.

Il se précipita à l'extérieur, pieds nus sur le bitume, tous ses vêtements sous un bras hormis le caleçon retombé sur sa cheville gauche. Il eut tout juste le temps de voir disparaître

les feux arrière du véhicule. Son sang ne fit qu'un tour. Ses pensées en firent trois.

*On vient de me piquer la bagnole que je me suis échiné à voler ! Avec mes malles ! Et le chien...*

L'instant suivant, il poussait la mobylette à sa plus vive allure sur la bretelle d'entrée de l'autoroute, après avoir jeté son tas de vêtements dans la glacière et récupéré le revolver qu'il eut la bonne surprise d'y découvrir.



Le moteur du destrier de fortune tournait à plein régime. Le buste couché au plus proche de la carlingue pour limiter la prise au vent, Jérôme sentait la fraîcheur de l'air nocturne lui fouetter le haut du crâne, les épaules, les hanches, tandis que les vibrations de l'engin secouaient ses parties intimes découvertes. Il ne savait que penser de la situation, qui lui inspirait à la fois une curieuse sensation de liberté et un désagréable inconfort. Ça avait au moins le mérite de le maintenir éveillé.

Des souvenirs émus de sa jeunesse fusèrent au premier plan de sa mémoire : ses deux mains serrées sur le guidon d'une vieille 103, le tremblement de la bécane entre ses cuisses d'ado, le bruit pétaradant du pot trafiqué, les rires de ses potes qui lui avaient quelques fois proposé de s'offrir un tour de liberté et d'adrénaline aux commandes de leurs brêles. *C'était le bon temps !* pensa-t-il avant de se remémorer la crainte de se faire griller par sa mère. Sa mère trop protectrice, qui avait continué à lui imposer de porter casque et genouillères sur son vélo jusqu'à ses dix-huit ans, et avait toujours refusé de le voir conduire un deux-roues motorisé par peur du danger. Sa mère

trop prudente, qui préférait rouler dix à quinze kilomètres-heure sous les limitations pour éviter tout risque d'accident. Sa mère trop prude, qui abhorrait la nudité par-dessus tout et frôlait la syncope dès qu'elle apercevait une personne vêtue trop court. Que penserait-elle en le voyant foncer ainsi sur l'autoroute, à poil sur une vieille bécane ?

Jérôme reconcentra son attention sur sa conduite, puis jeta un regard sur le cadran de la machine. La position des deux aiguilles le dépitait : celle de la vitesse peinait à dépasser la barre des quatre-vingt, tandis que la jauge de carburant s'approchait dangereusement de la zone rouge. La Clio volée avait beau ne pas être un bolide, il savait que les chances de la rattraper étaient nulles. Mais quel autre choix avait-il que de tout tenter ? C'était ça ou rester sur l'aire de l'Aubrac à attendre le réveil de Bibiche. Le souvenir du colosse le fit frémir. À moins que ce ne soit la vigueur de l'air au pied d'un nouveau col ?

Il leva la tête vers le sommet, plissant les yeux face au vent. La carrosserie bleue de la Clio apparut dans son champ de vision, arrêtée sur la bande d'arrêt d'urgence. À mesure qu'il s'en approchait, la faible lueur du phare de la mobylette lui permit de remarquer le capot relevé, la fumée s'échappant du moteur, la portière ouverte côté passager. Un coup d'œil plus attentif lui révéla ensuite la silhouette d'un homme en train d'extraire le chien et ses précieuses mallettes, puis entamer l'ascension du talus longeant l'autoroute, chargé de son butin.

Sans réfléchir ni ralentir, Jérôme saisit l'arme calée entre ses jambes, la pointa vers le ciel et appuya sur la détente. Surpris, le voleur sursauta, laissa tomber son chargement, trébucha, glissa jusqu'au pied de la pente et reprit l'ascension

aussi vite que possible, les mains vides. Le temps que Jérôme stoppe son deux-roues derrière la Clio, le malfrat avait déjà disparu derrière le sommet.

*Tant pis*, pensa-t-il en allant vérifier la présence et l'état de ses mallettes. Aucune des deux ne semblait avoir été ouverte ni endommagée. Un aboiement dans son dos lui signala que le chien était lui aussi toujours là. Un rapide tour du véhicule lui donna une idée de ses chances de repartir à son bord : l'épaisse flaque d'huile encore chaude dans laquelle il posa son pied nu lui fit comprendre la nécessité de changer de carrosse pour rejoindre la destination de son rêve.

L'adrénaline retombée, il se sentit pris d'un violent coup de découragement mâtiné de fatigue et alla s'asseoir dans l'herbe du talus. La fraîcheur de l'herbe sous ses fesses lui arracha un frisson qui lui remonta tout le long de l'échine. Il serra les dents une paire de secondes. Le léger relâchement qui suivit fit éclore une émotion diffuse à la surface de sa conscience : la culpabilité d'avoir lâchement abandonné ses véhicules successifs chaque fois qu'il avait dû en changer. De sa première bagnole, achetée au lendemain de l'obtention du permis, à sa dernière berline, qu'il n'utilisait que dans le cadre de son boulot, toutes ses voitures avaient représenté de fidèles compagnons de route avec lesquels il avait traversé fortunes et infortunes. Bien qu'il jugeât futile tout attachement matériel, celui-ci lui faisait l'effet d'un symbole : celui de la vie qui avance.

Ce dernier aléa lui faisait donc un vilain pied de nez : non seulement il chamboulait ses plans à très court terme, mais il s'affichait surtout comme un frein à ses rêves de changement.

Jérôme se lamenta. Ce qui aurait dû être la partie la plus simple — parcourir en une nuit quelques centaines de kilomètres d'autoroute déserte — lui parut maintenant insurmontable. Pire, la panne de la voiture allait forcément attirer l'attention des autorités. Une rapide enquête suffirait à révéler le vol du véhicule, puis à remonter jusqu'à lui. Sa destination lui parut soudain inaccessible, et l'expression « *un château en Espagne* » prit ironiquement tout son sens.

Il se gratta la tête, comme si le geste avait le pouvoir d'en extraire une solution miracle. La sensation de ses doigts nus sur son crâne rasé lui rappela ses gants ôtés à la sensuelle invitation de Bibiche et l'aida à positiver : comme il ne les avait jamais quittés à bord de la Clio, les seules empreintes à bord seraient celles du second voleur. Cela devrait brouiller les pistes et lui laisser le temps de se mettre à l'abri, dans l'éventualité où les flics finissent par faire le lien avec sa disparition et celle des mallettes. Il se résolut alors à continuer d'avancer vers le Sud. Qu'importaient les moyens à employer, le but restait le même. La voiture pouvait rester derrière lui, il poursuivrait en mobylette le temps qu'il faudrait, puis aviserait.

Le profond soupir qu'il poussa fut imité une seconde plus tard par un gémissement plaintif du caniche. Jérôme ferma les yeux, se massa les tempes. Certes, il pouvait abandonner la bagnole sur le bas-côté, mais qu'allait-il faire du clébard ?

Il se remit debout et chancela vers la glacière de la bécane pour y récupérer ses vêtements et se rhabiller. En l'absence de son caleçon perdu en chemin, la sensation du jean brut sur son entrejambe fut des plus désagréables. Il retourna ensuite

ramasser les malles et les arrima comme il put à l'arrière de la selle. Au passage, il arracha son arbre magique du rétroviseur et le serra quelques secondes contre son cœur avant de le glisser dans sa poche. Enfin, en s'efforçant de retenir le haut le cœur que lui arracha l'odeur du vieux pelage du chien et de sa couche pleine, il prit la bestiole dans ses bras et l'installa sur ses genoux à bord de la mobylette. Le haut du corps penché vers l'avant, il parvint à maintenir l'animal calé entre son torse et ses cuisses. La position n'était pas la plus optimale pour conduire, mais compte tenu du peu d'essence restant dans le réservoir, il ne devrait pas avoir à la supporter bien longtemps.

À l'instant où il tourna la poignée des gaz pour prendre la route, une voiture le doubla sans faire d'écart. Le souffle du véhicule manqua de le renverser. Au fond de lui, Jérôme espérait que sa bécane tombe vite à sec pour l'obliger à trouver un autre moyen de transport : dans les conditions actuelles, les centaines de kilomètres qui le séparaient de l'Espagne paraissaient insurmontables.

Moins de dix kilomètres plus loin, une pancarte lui indiqua l'aire de la Bête du Gévaudan et un répit bienvenu. Il sourit en déposant une timide caresse sur la tête de son nouvel animal de compagnie, songeant qu'il était bien loin d'être digne du nom de leur arrêt. Le moteur de la mobylette toussota quelques secondes avant de s'éteindre de lui-même, à sec.

En mettant pied à terre, Jérôme jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Ses épaules s'affaissèrent de désespoir. S'il était ravi que les aires soient si rapprochées sur cette portion de l'autoroute, il se désola qu'elles ne soient pas équipées de

stations-service. Comme lors de la précédente halte, les lieux semblaient abandonnés et n'offraient au voyageur égaré que de simples toilettes. Aucune chance d'y trouver le moindre moyen de poursuivre la route : ni pompe pour refaire le plein, ni commerce où croiser employés ou voyageurs auprès desquels quérir de l'aide, qu'elle fut obtenue de gré ou sous la contrainte.

Un examen plus attentif des lieux lui révéla que la lumière éclairant le bâtiment des toilettes provenait des phares d'une grosse berline garée juste en face. Jérôme reconnut la voiture qui avait failli le renverser dix minutes plus tôt. L'oreille tendue, il distingua un bruit en provenance des chiottes. En toute hâte, il prit le chien sous un bras, ses malles sous l'autre, et se précipita vers le véhicule. D'un rapide regard par la fenêtre conducteur, il constata l'absence de passagers à bord. Rien d'autre qu'un sac à main sur le siège avant droit et un tas de couvertures sur la banquette arrière. Il ouvrit la portière, balança caniche et bagages à côté du sac à mains, s'installa derrière le volant et démarra en trombe. En quittant l'aire, il eut tout juste le temps de voir un homme sortir des toilettes, pantalon encore sur les genoux. *Désolé, mec, chacun sa merde*, lui adressa-t-il en pensée.

Deux minutes après avoir regagné l'autoroute, il s'autorisa à se détendre et à allumer l'autoradio. Celui-ci se lança automatiquement sur le lecteur CD et entama les premières notes d'un live d'*Immigrant Song*, de Led Zeppelin. Jérôme ferma les yeux une fraction de secondes pour mieux savourer l'instant, la musique et sa chance d'être tombé sur cette bagnole avec les clés sur le contact. Et la liberté, surtout.

Il fredonna les cris de l'intro en chœur avec Robert Plant. Chanta avec lui tout le début du morceau, avec un entrain grandissant. Hurla presque la dernière ligne du refrain — *Our only goal will be the western shore*. Balança la tête d'avant en arrière au rythme des accords en pensant aux plages catalanes qui l'attendaient. Rit à pleins poumons en se disant que quitte à être un fugitif, autant ne pas l'être à moitié.

Tandis que ses doigts se posaient sur le panneau de contrôle de l'autoradio pour monter le volume de la musique, une voix empâtée de sommeil émergea derrière lui.

— Papa, sérieux, tu fais chier ! Baisse le son, j'essaie d'pioncer, moi !